

L'ANALYSE de TEXTE LITTÉRAIRE

principes et pratiques



Hélène Ostrowiecki-Bah



1

LIRE LE TEXTE : NI SIMPLE NAÏVETÉ, NI SIMPLE TECHNIQUE

I Malentendu n° 1 : « Être littéraire, c'est aimer lire »

I.1. Lire des œuvres au programme est une contrainte

✓ Désamorcer le découragement

Si vous avez ouvert ce livre, c'est sans doute qu'il vous arrive de rester en panne devant un exercice que vous devez faire dans le cadre de vos études littéraires ; ou que vos notes ne décollent pas, malgré tous vos efforts, malgré toute la bonne volonté que vous mettez à suivre les conseils régulièrement donnés par vos enseignants. Comment relancer la machine ?

La difficulté ne réside pas dans un défaut de motivation. Si vous avez choisi ce cursus de lettres, c'est sans doute que vous aimez lire. Il se peut que l'horizon professionnel à long terme soit encore flou, mais la présence des livres, l'appétit de lecture font partie de votre vie, c'est une certitude. Et pourtant... Cela reste souvent inaperçu, mais paradoxalement, le goût que vous avez pour les lettres, qui est, certes, le moteur le plus puissant pour vous faire avancer dans les exercices universitaires, peut aussi être un grand obstacle. Pour le comprendre, il est important de prendre en considération la réalité de votre expérience, apparemment si banale.

Vous êtes passionné de lecture, mais il faut l'avouer, la passion cale parfois devant certaines œuvres imposées par les programmes – sans compter la quantité. Du reste, voilà un moment que vous n'avez pas eu le temps de lire « pour le plaisir », gratuitement. Il a fallu remplacer le bonheur de relire Harry Potter par l'épreuve de lire les *Mémoires d'outre-tombe*, et même s'il n'y a au programme qu'un seul des quatre tomes, c'est déjà bien copieux. Vous vous trouvez alors dans une situation de conflit, qui crée un blocage.

D'un côté vous voulez être fidèle à votre engagement (personne ne vous a forcé à être là) et même à votre ambition (vous êtes peut-être animé par un projet, devenir éditrice, écrivain, etc.); de l'autre vous êtes porté de manière préférentielle sur telles ou telles lectures, au détriment de telles ou telles autres. Et notez-le bien : le conflit est en vous-même, ce qui le rend plus difficile à cerner.

Ce n'est pas sur une obligation scolaire extérieure que vous butez, mais sur une conséquence de votre propre choix : vous soustraire aux prescriptions académiques, ce serait non affirmer votre liberté contre la tyrannie de l'École, mais reculer devant l'accomplissement de votre objectif – qui est d'utiliser cette institution pour donner plus d'ampleur, de visibilité, de professionnalisme (au choix) à votre appétit littéraire.

✓ Ne pas reculer devant les classiques

Je sais que vous êtes pressé, vous voulez quelque chose qui serve, tout de suite... Pour être vraiment efficace, acceptez de prendre un peu de temps pour approfondir (cette question sera développée plus bas). Cette façon de prendre appui sur votre expérience est la seule efficace. Elle permet de ne pas rester paralysé, de redevenir actif, de rouvrir des portes : oui, cela se joue dès maintenant. Comment ? En reconnaissant que votre goût pour les livres n'est ni universel ni uniforme – pas plus que ne l'est notre amour pour nos semblables. Acceptez-le ! C'est parfaitement légitime : n'est-ce pas une attirance spéciale pour un auteur, un thème, une période, une forme littéraire, qui est au fondement de toute recherche en lettres ?

Il ne sera pas question de brimer vos préférences : j'ose professer qu'il n'y a ni mauvais livres ni mauvaises lectures, seulement des rencontres plus ou moins reconnues par l'institution scolaire, plus ou moins adéquates dans le cadre des études. Notre objectif est de trouver des moyens pour utiliser vos penchants comme un tremplin. Un livre au programme, rebutant au premier abord, est susceptible de gagner votre estime au fil du temps si vous y mettez du vôtre, comme un collègue de travail ou le demi-frère d'une famille recomposée : vous n'allez pas faire votre vie avec lui, mais vous appréciez sincèrement ses qualités. Au fond, des études littéraires consisteraient à développer une vie sociale dans le monde des lettres, à nouer des relations de toutes sortes avec ces êtres quasi-vivants que sont les textes.

Or vous n'aurez pas affaire à n'importe quels textes : pour le meilleur et pour le pire, l'université vous présente en général des VIP, ce qu'on les appelle des classiques. Rien de plus commun que de sécher devant un texte « classique », car il met l'étudiant dans une position qui lui coupe l'appétit.

Schématiquement, il y a trois cas de figure.

1. Premier cas : le classique dont on a entendu parler mais qu'on n'a pas lu (les *Mémoires d'outre-tombe* de Chateaubriand, les *Pensées* de Pascal) ; ici on est paralysé par la conjonction de l'ignorance et du respect obligatoire.
2. Deuxième cas : le classique qu'on a étudié avant et dont on a un vague souvenir (un Zola, de l'Apollinaire...) ; ici la curiosité pour le texte est remplacée par le souci de se souvenir des anciens cours.
3. Troisième cas : le classique, étudié ou non, qu'on connaît par cœur (certaines fables de La Fontaine, certaines scènes de Molière, certains poèmes de Baudelaire) ; ici, on connaît par cœur - et on n'a rien à dire.

Reconnaissons un fait que nous autres enseignants, je l'avoue, avons tendance à oublier. Chacune de ces situations invite l'étudiant à la méfiance plus qu'à l'audace : attention, terrain miné, il ne faut pas dire n'importe quoi, d'autant plus qu'on est quand même censé avoir quelques notions, maintenant qu'on en est aux études supérieures... Voyez ce qui s'est insensiblement produit : avant même que vous ayez eu la moindre idée ou parcouru la moindre ligne, l'élan curieux vers le texte a reflué au profit d'une circonspection inquiète. Le face-à-face avec le classique dans le cadre de l'École fait passer le savoir avant le désir ; la peur de dire une bêtise l'emporte sur le plaisir d'aller à la rencontre.

✓ Accepter le texte comme ami

Or c'est ainsi : quand le désir se tait, le savoir se ratatine. Si bien que même ce que vous savez, vous ne l'apercevez plus, vous n'en êtes plus sûr, vous n'avez plus les mots pour le dire. La solution face au blocage consiste dès lors à restaurer l'élan, en suspendant toutes les précautions qui l'empêchent de se déployer. Une fois le mouvement rétabli, il sera bien temps de faire un retour critique, et de se demander si les idées qui sont venues sont les bonnes : du moins y aura-t-il des idées sur lesquelles se prononcer.

Dites-vous donc que le texte vous attend à bras ouverts ; il n'attend même que vous, car sans vous il restera lettre morte. Osez l'approcher, allez toucher du doigt la chair de cette personne verbale. Vous n'êtes pas au musée : nulle vitre, nul cordon de sécurité ne vous empêche de triturer pour voir de quoi il retourne. C'est même recommandé ; c'est même exactement cela, une analyse de texte.

Approchons-nous, à titre d'exemple, d'une fable de La Fontaine :

*Autrefois le rat de ville
Invita le rat des champs
D'une façon fort civile
À des reliefs d'ortolans.*

Lorsque je propose ces premières lignes à un groupe, et que je demande simplement qu'on commence une analyse du texte, vous savez bien ce qui arrive : grand silence. Pourtant chacun sait lire, chacun comprend. Y aurait-il une incertitude autour de « civile », d'« ortolans », voire de « reliefs » ? Par précaution, j'ai mis des notes : 1. « D'une façon polie, avec des manières raffinées » ; 2. « Très petits oiseaux, considérés comme un mets de choix » ; 3. « Restes ». Voilà les problèmes de compréhension réglés. Et les étudiants toujours aussi muets.

Pour briser la glace, pourquoi ne pas commencer par... le premier mot ? « Autrefois ». Non certes pour expliquer « ce qu'il veut dire » (tout le monde a compris), mais pour montrer quel effet produit par cette manière-là de commencer. Manière plutôt banale semble-t-il – mais ce n'est pas la question. Demandez-vous plutôt comment débute les fables de La Fontaine que vous connaissez. « Maître Corbeau, sur un arbre perché... » ; « Rien ne sert de courir ... » ; « Un riche laboureur, sentant sa mort prochaine... ». L'attention portée à la manière dont un texte commence (les « incipit ») - que ce soit un début de poème, de roman, de chapitre, etc. – est souvent une bonne porte d'entrée pour l'analyse, puisque le choix des premiers mots témoigne de ce dont l'auteur a jugé bon de nous faire part en priorité (nous y reviendrons plus loin).

Bref: à la différence des textes que je viens de citer (et qui vous disent forcément quelque chose, n'est-ce pas?), le nôtre est inauguré par un adverbe de temps. Le mot est intéressant non par lui-même, mais du fait d'avoir été placé là. Par ce choix, que fait le poète? Il situe l'histoire dans le passé, en un temps difficile à situer par rapport au présent, qui n'est pas sans rappeler le « il était une fois » des contes. L'emploi de ce terme en tête du texte est alors représentatif de l'art du récit dont La Fontaine est un maître: en un mot, voilà un décor temporel planté, à la fois indéfini et prometteur de tout un monde.

Arrêtons-nous ici pour le moment – nous reprendrons la fable sans tarder – pour affirmer notre premier constat: c'est en étant confiant dans votre amour de la lecture, en allant vers le texte que viendront les idées, en abordant ses mots les uns après les autres sans affolement.

I.2. Lire sous un regard qui juge est perturbant

✓ Dépasser la peur du ridicule

« Les idées », me direz-vous, mais lesquelles? Est-ce que ce seront les bonnes, celles qui assureront la bonne note et le plaisir d'avoir réussi - autrement dit, celles que l'enseignant considère comme valables?

Soyons précis: il ne s'agit pas seulement de faire une lecture, mais d'exprimer et d'assumer les résultats de cette opération. Outre l'effort inhérent à la formulation des idées qui peuvent nous traverser la tête lorsqu'on lit, il n'est pas toujours facile de les exprimer devant une personne qui, semble-t-il, vous attend au tournant. Dans cette affaire, n'êtes-vous pas la dernière roue du carrosse? L'enseignant qui attend que vous lui parliez de ce texte n'attend pas (comme il serait normal) que vous le lui fassiez connaître: il l'a lu avant vous, plus que vous, mieux que vous, puisque la plupart du temps c'est lui et non vous qui l'avez choisi. Mais alors, qu'attend-il exactement? Eh bien... vous, et au tournant, pour voir de quoi vous êtes capable.

Dans cette position scolaire, pas tout à fait « normale », il n'est pas étonnant que votre réponse manque d'aisance et de naturel. Ce n'est pas comme si vous vouliez présenter un livre à une copine avant de le lui passer. Et je ne parle même pas de la note dont le couperet oscille dangereusement au-dessus de votre tête. Vous voilà paralysé – surtout si la demande est faite à l'oral, devant toute la classe... et vous préférez penser que vous n'avez rien à dire plutôt que vous exposer à l'exécution publique en cas d'erreur.

Bien évidemment, rien de tout cela n'est réel, car au fond, que risquez-vous? Ôtez-vous de l'esprit que vous allez être la risée de vos camarades jusqu'à la fin du monde, ou que l'enseignant va vous agonir d'injures et garder à jamais gravée dans ses fiches la preuve de votre turpitude intellectuelle. Chassez le souvenir douloureux, peut-être, d'expériences antérieures avec un enseignant qui vous aurait fait honte de votre ignorance et aurait laissé glousser les autres face à votre désarroi; chassez-le loin.

✓ Vous êtes exposé: acceptez-le

Que ce soit à l'oral ou à l'écrit, l'enseignant va vous juger – ou plutôt, nuance importante, il va juger les productions que vous lui soumettez. C'est ce qu'on appelle aujourd'hui « évaluation ». Cet aspect de la relation fait partie du jeu dans une institution scolaire qui délivre des diplômes sur la base de notes. Cependant, vous vous servirez plus efficacement de cette institution (qui après tout est un service public) si, au lieu de

voir dans l'autorité de l'enseignant une puissance arbitraire susceptible de vous écraser, vous la considérez comme un instrument pour grandir. Le rapport pédagogique est inégalitaire, mais il n'implique pas que vous renonciez à votre liberté – au contraire : si vous vous soumettez en imitant servilement ce que fait l'enseignant, celui-ci aura échoué dans sa tâche de formation. Vous êtes à l'école pour apprendre à oser vous exposer, à recevoir la critique afin de trouver l'expression juste de votre idée.

Oralement, la conscience que votre idée est encore confuse vous conduit souvent à vous taire. Mais quand il s'agit d'un exercice écrit, obligatoire, ce retrait est impossible. Alors, comme il faut bien y aller, deux cas de figure se présentent : ou bien vous soutenez votre intuition sans pouvoir bien la justifier, ou bien vous y renoncez au profit de remarques incontestables mais dénuées de valeur pour l'analyse.

Reprenons notre fable pour illustrer la chose :

*Autrefois le rat de ville
Invita le rat des champs
D'une façon fort civile
À des reliefs d'ortolans.
Sur un tapis de Turquie
Le couvert se trouva mis.
Je laisse à penser la vie
Que firent ces deux amis.*

✓ Deux pistes à ne pas suivre : (1) la vision stratosphérique

Voici à présent, successivement, deux exemples des cas évoqués plus haut :

« Dès la première strophe il semble que le poète instaure une opposition radicale entre les deux personnages, comme pourraient le « démontrer » les deux premiers vers. En effet, à travers l'alternance des rimes croisées, le poète met en avant les mots « ville » et « champs », qui ont des sonorités très dissemblables, renforçant l'opposition sémantique. »

Il est vrai que les deux premiers vers distinguent les deux personnages pour faire les présentations, et que le choix des mots mis à la rime sert cet effet initial. Vrai aussi qu'on a des rimes croisées ; juste encore la remarque sur les sonorités. Mais quelle conclusion en a été tirée ? Celle d'une « opposition radicale » - et là, clairement, on fait fausse route : telle quelle, l'analyse n'est pas compatible avec des éléments explicites du texte (« façon fort civile », « deux amis » - à quoi pourrait s'adjoindre un commentaire des rimes de la deuxième strophe). Ainsi, à partir d'une idée *a priori* pertinente et productive (la question de savoir comment les deux personnages sont caractérisés, s'ils se rejoignent ou s'opposent, etc.), se construit un commentaire qui ne correspond pas bien au passage étudié, lequel indique plutôt une relation harmonieuse entre les personnages.

✓ Deux pistes à ne pas suivre : (2) la myopie

Le second commentaire inadéquat va dans la direction opposée, qui consiste à ne rien avancer de clair, sous le couvert d'une description matérielle du texte :

« Dans la première strophe, le poète utilise le passé simple, et il renforce son propos par une reprise de ce même temps dans la deuxième strophe ».

Dans ce cas, le rédacteur avance un constat grammaticalement incontestable (là aussi, le point de départ est pertinent) ; il ne se montre cependant pas capable de le transformer en une analyse qui dise quelque chose du texte. En l'occurrence, il conviendrait d'aller au-delà du repérage d'une reprise (qui en elle-même n'a rien d'anormal en français) ; de se demander quel effet ce choix produit sur le plan de la narration ; de commenter le changement de plan produit par l'emploi du présent à la fin de la deuxième strophe, etc.

Quel est le rapport, me direz-vous, entre ces erreurs d'aiguillage dans l'analyse, et le fait de « lire sous le regard d'un juge » ? Voici le nœud du problème : dans cette situation scolaire, vous travaillez en ayant conscience que votre réflexion n'est pas au point, et en même temps sous la pression de faire vite et bien – car l'enseignant n'a pas le temps, et il ne manque pas d'arguments pour presser le pas. En vrac : il y a du monde dans le TD, et si on veut donner à chacun une chance de parler... ; on n'est pas en avance sur le programme ; ces choses sont censées être maîtrisées depuis longtemps ; quand on passe des concours, il faut savoir réagir promptement ; etc. En tant qu'étudiant dans le supérieur, vous êtes un vieux routier du système : vous avez compris qu'il faut obtempérer. C'est pourquoi vous prenez votre idée (inaboutie) telle qu'elle est, et vous la présentez selon les prescriptions : en vous montrant sûr de vous (d'où l'opposition « radicale » dans le premier extrait) ; en restant près du texte (d'où priorité à la description grammaticale, au détriment du sens, dans le second extrait).

La manière dont je pose le problème, qui peut paraître très indirecte, a l'avantage de déboucher sur une solution pratique : redonner la première place à ce que vous dicte généralement votre bon sens, à savoir le sentiment que « tout n'est pas encore très clair » pour vous. Il s'agit de faire reculer l'exigence de perfection, afin de libérer un espace de perfectibilité, en se donnant du temps. Examinons donc comment, sans renoncer à faire finalement vite et bien, il convient de procéder par étapes en acceptant d'abord d'apparentes pertes de temps.

I.3. La bonne idée instantanée est un mythe

✓ Un « modèle » d'analyse, et comment l'utiliser

Et commençons par redire que dans les deux éléments de commentaire présentés plus haut, s'il y a un dérapage qui vous envoie dans le décor, il y a surtout des intuitions fort valables, auxquelles il faut rendre justice. Puisque vous aimez les « modèles », voici pour le premier cas un exemple de réflexion et de rédaction qui conviendrait mieux. Il était question de la présentation des deux personnages :

« Les deux protagonistes de la fable sont présentés dès le début de la première strophe. Avec une remarquable économie de moyens, le fabuliste épargne au lecteur toute description qui présenterait le lieu de l'action. C'est la définition même des deux personnages, placée de manière symétrique sur les trois dernières syllabes des deux premiers vers, qui prend en charge

ces informations: d'une part « la ville », d'autre part « les champs ». La signification de ces termes, ainsi que leurs spécificités phoniques respectives, induit l'idée d'une distinction entre deux mondes. Notons cependant que les premiers éléments du récit ne tendent pas à creuser l'écart d'une opposition entre les deux personnages, mais à mettre en scène ce qui les unit: ils ont en commun leur nature de « rat », entretiennent des rapports sociaux harmonieux (désir de proximité manifesté par l'invitation; geste effectué « de façon fort civile »; réunion des deux entités sous le vocable unique d'« amis », dans une deuxième strophe dont les rimes aux sonorités très voisines lissent encore les différences). »

... et je m'en tiens là, pour ne pas faire trop long – sachant que ce développement ne pourrait tenir debout tout seul: il faudrait le situer dans un raisonnement plus ample. L'important, ici, n'est pas que je sois, moi, capable de faire ce commentaire. Notre propos concerne ce que vous pouvez faire, vous, de ce « modèle ». Le recopier tel quel serait une idiotie (et un plagiat); alors, chercher à « faire pareil »? Oui, l'imitation est un bon principe d'apprentissage, mais il faut éviter les malentendus. Cela consisterait non à reprendre des formules, à imiter mécaniquement des façons de dire, mais à cerner une façon de faire, et surtout cerner en quoi elle diffère de celle que vous adoptez sans nécessairement vous en rendre compte. L'essentiel de ce qui fait la supériorité de cette seconde version tient en peu de choses.

✓ Ne pas chercher à répondre trop vite aux questions

Premier point: laisser la question ouverte suffisamment longtemps. J'ai posé mon sujet (« comment les protagonistes sont-ils présentés? »), et je n'ai pas cherché à trouver une réponse immédiate et définitive. Ménager un espace de déploiement pour les interrogations est une procédure essentielle. En effet, interroger le texte, sous divers angles, est le fondement de l'analyse littéraire. Je pose donc une question, et je cherche ensuite le maximum de phénomènes textuels qui permettent d'y répondre. Plus j'en trouve mieux c'est, et pour le moment je ne cherche pas à les rendre compatibles. Je me contente de récolter des données, les plus précises possibles. C'est ainsi que se construisent des analyses nuancées, et véritablement proches du texte (une analyse riche consiste en général à montrer comment se concilient dans le texte des choses complexes qui échappent aux grilles simplificatrices).

Regardez en effet ce que rapporte la démarche qui s'abstient d'écraser la subtilité de nos deux strophes sous le mot à la fois très fort et très imprécis d'« opposition ». Elle permet de repérer toute une dynamique de relation: opposition géographique certes, mais communauté sous l'angle de la place dans la nature (deux rats, donc deux animaux – au même titre que les ortolans?), désir de célébrer cette communauté (mais quelles sont les arrière-pensées? Le deuxième vers montre le rat de ville à l'initiative, son compère étant objet de l'action; mais comment cela évoluera-t-il au fil du texte?). Premier point donc: laisser les questions apparaître, et regarder dans le texte tout ce qui est susceptible d'y répondre. Et vous verrez se produire quelque chose de très encourageant: si le texte répond bien, vous accumulez de la matière pour l'analyse; si le texte ne répond pas bien, cela suscitera une autre question, qui relancera la machine.

Reprenons notre exemple. Une idée vous vient: « Opposition, opposition radicale », très bien. Vous allez voir le texte, et vous repérez l'opposition phonique à la rime. Le texte a l'air de répondre à « opposition »; mais « radicale »? C'est moins clair – donc vous vérifiez: en n'allant pas trop vite, vous observerez que l'opposition se dessine à partir d'un terrain

commun (« rat »), et si vous poursuivez en cherchant d'autres éléments communs vous allez tomber sur « amis », et sur les éléments de connivence que j'ai mentionnés plus haut (ou d'autres choses, auxquelles vous serez sensibles). Autrement dit, votre première idée n'est aucunement à mettre à la poubelle (ce ne sera jamais le cas : il y a toujours quelque chose à tirer de la pensée même qui paraîtrait rétrospectivement la plus stupide) ; elle est à affiner. Comme nous l'avons vu plus haut, votre premier mouvement est précieux : il faut non le brimer mais l'orienter.

✓ Avoir confiance en ses ressources pour oser prendre son temps

Cette façon de faire implique le second point que je souhaite aborder : prendre le temps de cette élaboration, avant toute rédaction. Plus en profondeur, elle suppose d'avoir confiance dans vos ressources, celles qui sont en vous et celles qui sont dans le texte, et dans la manière dont elles peuvent se relier pour produire un discours intéressant.

Ici, la formule « prendre » le temps est à entendre au sens fort : prendre votre temps comme on prend la Bastille – partir à l'assaut de ce qui opprime votre élan de pensée. Cela signifie-t-il entrer en guerre contre les contraintes académiques, voire contre les enseignants qui les incarnent ? Certes non. Nous allons jouer le jeu : écrits dans le temps imparti qui ne suffit pas, oraux dans le temps imparti qu'on n'arrive pas à remplir, voire préparations, lors des concours, elles aussi en temps limité. Mais il faut distinguer l'épreuve de ce qui est nécessaire pour se préparer à l'affronter. Est-ce qu'un coureur de 100 mètres s'entraîne exclusivement en courant des 100 mètres ? Est-ce qu'une boxeuse ne s'entraîne qu'en combattant une autre sur un ring ? Évidemment non. Les athlètes du corps s'exercent patiemment à maints gestes préparatoires et partiels avant d'être en condition pour le geste complet de la performance. Leurs coaches, il est vrai, sont là pour appeler leur fougue à la prudence et à la modération ; dans l'École, où c'est une performance intellectuelle qui est requise, l'élève a plus souvent affaire à des enseignants qui le pressent, le somment de s'organiser pour ne pas perdre de temps, valorisent la rapidité comme une marque d'excellence. Et même quand elle ne résonne plus à vos oreilles, leur voix s'est muée en un ennemi intérieur qui exhorte ou qui supplie : « Vite, vite, allez, c'est bon, passe à la suite ou tu n'auras pas le temps de finir... ».

Dans tout ce qui n'est pas concours, examen, simulation de l'un ou de l'autre, il faut résister à cette voix dont l'injonction a généralement des effets délétères sur le moral. Il en existe, certes, qui comme on dit, ne travaillent bien que « sous la pression » : ils se reconnaîtront, et je leur laisse évaluer, en toute honnêteté, si leurs productions sont ainsi vraiment meilleures, ou si c'est le seul moyen qu'ils ont trouvé pour faire face à la peur de ne pas être à la hauteur (« maintenant, je suis obligée de m'y mettre, peu importe la valeur de ce que je ferai, il faut juste que j'arrive à faire quelque chose, et de toute façon je n'ai plus le temps de peaufiner »). En vous interdisant de vous attarder, la pression vous empêche de prendre la mesure des choses, que ce soit la mesure du texte ou la mesure de vos idées sur lui. Vous courez la poste : hop, hop, hop, voilà, au moins j'ai eu quelques idées, j'ai rempli une page ça devrait suffire, ouf, maintenant je peux prendre le temps d'écrire au propre.

Dès lors, problème : plus vous vous ruez sur la rédaction, plus vous vous condamnez à des commentaires simplistes ou faux. La bonne idée, claire, juste, bien formulée n'est qu'exceptionnellement comme Minerve, dont la mythologie gréco-latine dit qu'elle est sortie tout armée de la tête de Jupiter (au prix, toutefois, d'un sérieux coup de marteau pour fendre le divin crâne, travaillé par d'atroces migraines). Nous autres mortels avons généralement beaucoup d'efforts à faire pour exprimer nos idées de manière claire et concise. Croyez-vous que votre enseignant ne soit pas logé à la même enseigne que